

Entretien avec Philippe de Broca

Michel Coulombe

Volume 17, Number 1, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34301ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coulombe, M. (1998). Entretien avec Philippe de Broca. *Ciné-Bulles*, 17(1), 4–9.

«Autrefois, les gens allaient au cinéma, maintenant ils vont voir des films.»

Philippe de Broca

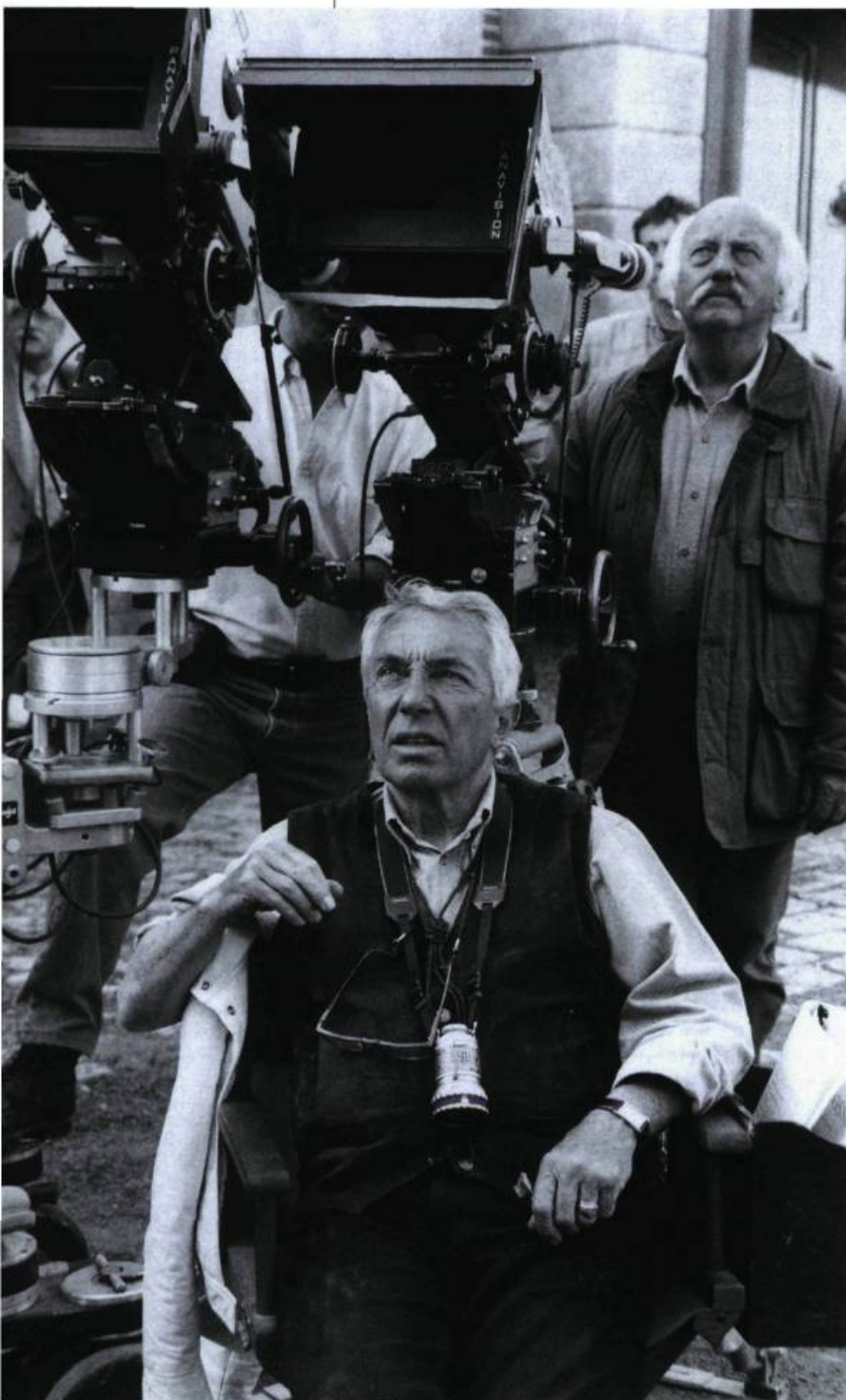
par Michel Coulombe

Au Québec, lorsqu'on pense à Philippe de Broca, on revoit Geneviève Bujold dans **le Roi de cœur** et **l'Incorrigible** et on se rappelle **Louisiana**, une production de Denis Héroux dont le cinéaste a repris la réalisation en catastrophe, remplaçant ainsi Jacques Demy. Aujourd'hui, celui qui a tourné nombre de films avec Jean-Paul Belmondo (**l'Homme de Rio**, **le Magnifique**) au temps où il régnait en maître sur le cinéma français avec les Delon et de Funès est de nouveau un homme comblé. Le succès en salle le boudait depuis des années, or le revoilà sur la sellette avec une nouvelle adaptation du roman de Paul Féval, **le Bossu**, qui a fait d'excellentes affaires au guichet en France. Ce bossu est le double du chevalier de Lagardère (Daniel Auteuil) qui, au nom du serment qu'il a prêté au duc de Nevers (Vincent Perez), élève son héritière (Marie Gillain) et affronte l'ignoble Philippe de Gonzague (Fabrice Luchini).

Recevant poliment journalistes et photographes à sa chambre d'hôtel d'où il aperçoit le mont Royal, Philippe de Broca parle d'abondance au bout d'une longue journée de promotion, ne perdant le fil de l'entretien que pour demander l'heure. C'est qu'on doit exécuter Karla Faye Tucker ce soir-là, sujet qui entraîne le cinéaste dans un plaidoyer inattendu à la défense de cette femme qu'il voudrait pouvoir sauver d'une justice absurde. Voilà qui surprend quelque peu chez un homme qui avoue ne pas créer dans l'angoisse et qui décrit son **Bossu** comme un film solaire et éclaté.

Ciné-Bulles: Vous vous attendiez au succès qu'a obtenu **le Bossu** en France?

Philippe de Broca: C'était indispensable. Le film coûtait cher et il était fait pour le public. On met le



Philippe de Broca sur le tournage du **Bossu**

maximum de chances, mais on ne sait jamais. Sur-tout que l'on n'a pas mis dans ce film tout ce qui est à la mode dans les comédies françaises d'aujourd'hui, plus sociales, plus branchées sur le quotidien. À la sortie du **Bossu**, tous mes copains réalisateurs ont téléphoné, m'ont écrit, et ça c'est très agréable, parce que très gratuit. Quoique tous ont intérêt à ce qu'un film français marche...

Ciné-Bulles: *Peut-on dire qu'il y a en France un effet Cyrano de Bergerac, que le film de Jean-Paul Rappeneau a réhabilité le grand film historique français comme Germinal ou le Hussard sur le toit?*

Philippe de Broca: C'est vrai. **Cyrano** était un succès mérité et tout à fait exceptionnel. C'était culotté de faire un film en alexandrins. Je me suis penché sur le problème puisque je voulais le faire, **Cyrano**. Rappeneau est un ami, et quand il m'a dit qu'il avait un projet, je lui ai dit: «Je me retire, tu le feras mieux que moi.» Enfin, je disais ça pour lui faire plaisir... Il l'a fait remarquablement, et c'était un pari formidable parce que le film a coûté cher. La langue est magnifique, une chose importante pour le cinéma français. Les chefs-d'œuvre du cinéma français ont toujours été écrits dans une langue particulière. Je pense à Prévert, et aux **Enfants du Paradis**. **Cyrano de Bergerac** est un film de verbe et d'épée.

Ciné-Bulles: *Selon l'un de vos coscénaristes, Jean Cosmos, vous avez peu d'estime pour le roman de Paul Féval.*

Philippe de Broca: Le producteur m'a apporté l'affaire en me disant: Bossu-Cosmos-Auteuil. C'était la proposition et j'ai sauté dessus. Jean Cosmos avait un besoin de fidélité au roman de Féval, qui a d'ailleurs des qualités de plume épatantes que l'on n'a pas utilisées. Par contre, la structure... Ce feuilleton a été écrit au jour le jour et s'étale sur 15 ans de sorte que c'était inadaptable. Cosmos s'est acharné à être fidèle au roman et moi à ne pas l'être, à garder les grands thèmes mais à fermer le bouquin vite fait pour reconstruire tout ça. Je n'aurais peut-être pas été cherché **le Bossu** pour faire un film de cape et d'épée. Féval n'est pas Alexandre Dumas. Ni Victor Hugo, ou Cervantes.

Ciné-Bulles: *N'est-il pas plus facile d'adapter un auteur qui, justement, n'est ni Dumas, ni Hugo, ni Cervantes?*

Philippe de Broca: Il est très dangereux d'adapter de très bons romans. Stendhal, un de mes auteurs favoris, et Flaubert n'ont jamais été bien adaptés au cinéma. On a fait beaucoup mieux pour Victor Hugo, plus populaire... Cosmos et moi avions un désaccord là-dessus. Il s'acharnait. Il est têtue, comme moi. Nous avons perdu beaucoup de temps. Comme tous les films qu'on a tirés de ce roman ont eu du succès, je me disais qu'il devait y avoir derrière quelque chose d'intéressant plutôt que des scènes de référence comme dans **les Trois Mousquetaires**: D'Artagnan arrive à Paris, il rencontre les trois mousquetaires, il se met au service du roi, etc.

J'ai très peur, par expérience, de la fidélité au livre que l'on adapte. Car il y a des vertus dans un livre qui ne sont pas forcément les vertus d'un film. Un livre, ça se lit en huit jours alors qu'un film, ça se voit en deux heures. Combien de fois les gens sortent déçus de l'adaptation d'un roman très populaire. On réduit, on triche, on est moins profond. Le cinéma n'est pas un art profond. Pour l'instant.

Ciné-Bulles: *Ça peut changer?*

Philippe de Broca: Oui. Il y a beaucoup de gens qui s'imaginent faire des films profonds qui sont en fait des films emmerdants. Mon litige avec Cosmos, c'était ça. Il répétait toujours: c'est incontournable. Il ne voulait pas trahir Féval. C'est pour ça que j'ai fait intervenir un troisième larron, Jérôme Tonnerre, un horloger. J'ai complètement reconstruit le film avec lui plutôt que de me bagarrer tout le temps avec Cosmos. On lui a refilé le bébé pour qu'il dialogue tout ça magnifiquement. Pourtant, c'est plus facile de travailler sur un roman de fantaisie comme celui-là.

Il y a quelques années, j'ai tourné **Chouans!** parce que j'étais passionné par l'époque révolutionnaire et que j'avais envie de faire un film assez politique sur les origines des révolutions. Le sujet était sérieux et je crois que je me suis emberlificoté. J'ai eu plus de libertés avec **le Bossu** où on pouvait se permettre beaucoup plus de fantaisies parce que tout ça est faux. Pour interpréter le régent, j'ai demandé à mon ami Philippe Noiret, qui l'avait déjà joué. Un clin d'œil. Philippe n'avait pas du tout l'âge, puisque le régent avait 40 ans, mais j'avais besoin d'un personnage majestueux. Tout est faux, mais on s'en fout alors que j'ai été attaqué à l'époque de **Chouans!** sur

Filmographie de Philippe de Broca:

- 1960: **les Jeux de l'amour**
- 1961: **le Farceur**
- 1961: **Cartouche**
- 1962: **les Sept Péchés capitaux** (épisode: **la Gourmandise**)
- 1962: **les Veinards** (épisode: **la Vedette**)
- 1963: **l'Homme de Rio**
- 1964: **Un Monsieur de compagnie**
- 1965: **les Tribulations d'un Chinois en Chine**
- 1966: **le Roi de cœur**
- 1967: **le Plus Vieux Métier du monde** (épisode: **Mademoiselle Mimi**)
- 1969: **le Diable par la queue**
- 1970: **les Caprices de Marie**
- 1971: **la Poudre d'escampette**
- 1972: **Chère Louise**
- 1973: **le Magnifique**
- 1975: **l'Incorrigible**
- 1977: **Julie Pot-de-colle**
- 1978: **Tendre Poulet**
- 1979: **le Cavaleur**
- 1980: **On a volé la cuisse de Jupiter**
- 1981: **Psy**
- 1983: **l'Africain**
- 1984: **Louisiane**
- 1986: **le Crocodile**
- 1986: **la Gitane**
- 1988: **Chouans!**
- 1990: **les Mille et une nuits**
- 1991: **les Clés du Paradis**
- 1997: **le Bossu**

Entretien avec Philippe de Broca

de soi-disant erreurs historiques, moi qui n'ai jamais autant travaillé pour m'approcher non pas du vrai, mais du vraisemblable. Là tout le monde s'en fout. L'équivalent des grandes tragédies classiques françaises ou des pièces de Shakespeare situées à Venise ou dans la Rome antique... On met des jupettes aux acteurs avec des perruques Louis XIV et personne ne vient dire que ce n'est pas juste par rapport à l'Antiquité.

Ciné-Bulles: *La pratique de votre métier a beaucoup évolué depuis la fin des années 50?*

Philippe de Broca: On a subi, comme le monde entier, l'invasion du cinéma américain, et les producteurs sont toujours à la recherche de jeunes talents. Ils espèrent toujours tomber sur l'oiseau rare. Ils recherchent l'inconnu. Heureusement d'ailleurs. Vu mon âge, ils ne se précipitent pas sur moi pour me faire tourner. À mon avis, un film se monte avec des auteurs et des acteurs. J'ai été en accord avec Belmondo pendant plusieurs années, plus proche de lui que je ne le suis aujourd'hui de Daniel Auteuil. Je ne crois pas qu'il pensait à moi très souvent... Aussi, ça a été moins facile ces dernières années. Maintenant, ça va mieux. Tout de même, seuls 10 ou 15 films par an marchent en France, 30 se remboursent, et on en fait 120 payés par je ne sais pas qui... Le public est devenu plus difficile. Autrefois, les gens allaient au cinéma, maintenant ils vont voir des films. Ils choisissent. Moi, je ne vais pas au cinéma pour m'instruire, mais pour le plaisir.

Ciné-Bulles: *Et vous faites des films pour le plaisir?*

Philippe de Broca: Oui. J'ai une manière de voir les choses. J'ai une personnalité et je ne vais pas aller la chercher chez les autres. Je ne suis pas producteur, pas en train de chercher la bonne affaire. J'ai envie que mes films marchent et que mes idées plaisent aux gens. On ne fait pas des films pour qu'ils restent dans le tiroir. Moi, c'est un gros public qui vient voir mes films... ou pas du tout.

Ciné-Bulles: *Comment la presse française reçoit-elle le cinéma populaire?*

Philippe de Broca: Il y a tout un courant intellectuel qui consiste à minimiser ce qui se fait en France, a priori, la critique en étant un peu le porte-parole... Partant du principe que l'on est devenu un petit pays... Ce n'est pas vrai du tout.

Ciné-Bulles: *Lisez-vous toujours les critiques?*

Philippe de Broca: Ma femme fait le choix pour moi. Gérard Lefort dans *Libération*, un terroriste, est l'un des seuls à avoir dit du mal du **Bossu**. Je me suis vengé le lendemain en direct à une émission très populaire à la radio. J'ai dit que je ne comprenais pas le point de vue de Lefort, un ami intime, qui me devait de l'argent d'ailleurs... Mais que, bien sûr, son problème, c'était l'alcool. Il y a en France, comme ailleurs certainement, tout un état d'esprit de misérabilisme, d'auto-flagellation, qui ne va pas avec la gaîté, la santé, le goût de plaie. Le superficiel et la désinvolture sont des qualités qui ne sont pas très répandues dans l'intelligentsia française. C'est pourtant ce que je revendique!

Aujourd'hui, Luc Besson est obligé de tourner dans une autre langue de faux films français. Il emmène ses techniciens et Jean Reno, mais ce ne sont plus des films français. J'étais très heureux de voir **Marius et Jeannette**, qui a beaucoup de succès à Paris. Ce n'est pas du tout ma façon, c'est très ancré dans le social, mais la tonicité de ce film me plaît bien. L'esprit plutôt que la forme. Tout de même, je n'ai pas fait que des grands spectacles, j'ai aussi réalisé plein de petites comédies à la Musset, et c'est peut-être ce que je préfère. Passer deux ans et demi sur un film, c'est lourd.

Ciné-Bulles: *Épuisant?*

Philippe de Broca: Pas physiquement: je me repose en tournant. Ce qui me fatigue, c'est de tourner en rond. Sur le plateau, je m'organise, j'ai ma feuille de service, je sais ce qu'il faut faire, je dors tôt, je me discipline. Je suis chez moi. J'ai mon fauteuil, mon viseur, mes assistants. Je suis heureux, je suis à la barre de mon bateau.

Ciné-Bulles: *Même lorsque l'aventure exige d'importantes reconstitutions historiques?*

Philippe de Broca: La France est défigurée. J'ai beaucoup hésité avant de prendre la décision de reconstituer Paris. L'idéal, c'est de tout faire en studios, mais c'est très cher, aussi, j'ai opté pour Le Mans. Il y a un beau quartier où il a tout de même fallu reconstruire beaucoup de choses. Trouver un champ sans château d'eau, sans lignes à haute tension, est devenu très difficile en France. C'est beaucoup plus facile en Italie ou

en Angleterre. Pour commencer à tourner à la fin de février, il a fallu entreprendre la préparation avec assistants, régisseurs et décorateurs à partir du mois de septembre.

Ciné-Bulles: *Lorsque vous arrivez sur le plateau, vous savez exactement ce que vous ferez?*

Philippe de Broca: Oui et non. Pour ce film, comme je sentais qu'il fallait une certaine ambition dans les combats et les scènes d'action, j'ai fait un *story-board* avec mon fils, dessinateur. On a beaucoup mâché le travail, mais je ne l'ai pas toujours suivi. Quand on arrive tôt le matin, c'est magique le plateau, aussi j'essaie de faire un amalgame entre ce que l'on m'apporte, ce que j'ai soulevé et ce qu'il faut que je raconte. Il faut de la souplesse. Il fait un temps gris épouvantable, on met de la fumée. J'aime bien être surpris. On a réfléchi à la cohérence entre le comédien et le personnage, et justement, si sa personnalité ne coïncide pas exactement avec le personnage, il va l'enrichir. J'attendais tout le temps ce qu'allait me faire Daniel Auteuil.

Ciné-Bulles: *Au contraire, Fabrice Luchini donne l'impression d'être le double de son personnage. Même personnalité hautaine, même rapport à la parole.*

Philippe de Broca: Quand on a su que c'était Fabrice — encore qu'il ne nous a pas dit qu'il le ferait jusqu'à la veille du tournage — on a réécrit beaucoup pour lui. Cosmos, qui le connaissait bien, lui a fait plaisir, mais dans le bon sens. Il lui mettait un verbiage qu'il prenait plaisir à déguster. Le pari que nous avons fait avec Daniel Auteuil m'amusait. Vincent Perez aurait dû jouer Lagardère. On ne sait pas trop d'où vient le chevalier de Lagardère, alors je me suis dit, de façon un peu maligne, que le héros français est souvent d'origine populaire, pensons à Gabin, plus sympathique, plus en accord avec les gens. Avec Daniel, on poussait dans l'écriture, dans les costumes. Auteuil n'est pas raffiné. On avait envie que cet homme, ce coureur de jupons, devienne petit à petit chevaleresque dans les sentiments. Mais son enveloppe est ce qu'elle est.

Ciné-Bulles: *Votre filmographie offre un incroyable tour d'horizon du vedettariat français.*

Philippe de Broca: Il y a Gabin avec qui je n'ai pas tourné, je le regrette. Et Depardieu! Je vais



Daniel Auteuil dans *le Bossu* de Philippe de Broca



Vincent Perez dans *le Bossu* de Philippe de Broca

me faire Depardieu! De toute façon, il a travaillé avec un peu n'importe qui! Pourquoi Depardieu, avec sa tête de boucher et son grand menton est-il une star? Et Auteuil, avec son nez tordu... J'adore Daniel, je l'ai connu à ses débuts, et je me disais: celui-là, il n'y arrivera jamais, il fera les comiques. J'ai pensé la même chose de Belmondo d'ailleurs.

Quand j'ai fait des films sans vraies vedettes, ça n'a pas bien marché. Lorsque j'ai fait **le Diable par la queue**, je sentais qu'il fallait absolument avoir Madeleine Renaud, une femme de théâtre très connue mais pas du tout une grosse vedette de cinéma. Je la voulais elle, et pas Michèle Morgan, alors j'ai augmenté le rôle du brigand et Yves Montand a accepté de le faire. Il le fallait.

Ciné-Bulles: *Vous fréquentez tous ces acteurs en dehors des plateaux?*

Philippe de Broca: Récemment, j'ai appelé plusieurs fois Auteuil qui travaille comme une brute, mais je ne l'ai pas vu depuis longtemps. Pourtant, on a fait le film main dans la main. Ça me fait de la peine, mais c'est comme ça. Quand on tourne un film, on a des élans, on est là, en famille, on ne se quitte pas, et tout à coup la vie nous sépare. De toute façon, c'est très dur d'être ami avec les comédiens. J'ai déjà eu des aventures avec des actrices, je peux vous le dire, c'est très difficile! C'est une race que j'adore, mais les acteurs, je les aime mieux quand ils ont le texte de quelqu'un d'autre. J'ai beaucoup d'admiration pour eux parce qu'ils font des choses que je ne sais pas faire, mais aussitôt un film terminé, ils sont repartis dans un autre univers... Rochefort, Belmondo, je les vois, ils sont toujours proches de mon cœur, Noiret aussi. L'amitié, c'est qu'on n'est pas obligé de leur proposer un film pour s'inviter à déjeuner ou à dîner.

Ciné-Bulles: *Vous avez tourné en Amérique et vous y avez vécu. Fascination ou répulsion?*

Philippe de Broca: On ne peut pas avoir des rapports normaux avec un État d'une telle puissance. J'y ai vécu avec une Canadienne, Margot Kidder, et j'ai été terriblement malheureux. J'ai détesté cette civilisation, quoique j'étais fasciné par l'histoire des États-Unis. Leur histoire récente est formidable, c'est une épopée, avec ses cruautés. Ce pays est devenu une société très religieuse. Même les fous de Californie sont puritains: ils ont tous

leur religion, que ce soit le *bodybuilding* ou le Christ sauveur.

Ciné-Bulles: *Vous aviez cette opinion des États-Unis avant d'y vivre?*

Philippe de Broca: Pas à ce point-là. Et je me suis juré de ne plus y remettre les pieds! Ce n'est pas que je n'aime pas les États-Unis, c'est que je ne m'aime pas aux États-Unis. Je n'assume pas cette civilisation. Je me sens de plus en plus Français, Européen.

Ciné-Bulles: *Pourtant la France aussi a ses travers avec la montée de l'extrême droite, l'intolérance, le chômage. N'y a-t-il pas là aussi matière à nourrir votre révolte?*

Philippe de Broca: Ça fait partie de ma civilisation. Nous avons toujours vécu dans le paradoxe et les contradictions en France. Nous sommes à la fois généreux et ignobles, nous avons été des conquérants abominables. À l'inverse, on a de grands principes dont je suis fier... J'ai l'impression de vivre dans un pays où il y a plus d'équilibre que les États-Unis qui m'apparaissent parfois comme un colosse aux pieds d'argile, mentalement. Un an avant d'aller y vivre, j'avais fait un film avec Catherine Deneuve et Philippe Noiret, *l'Africain*, pour lequel j'avais passé trois semaines dans une tribu de Pygmées et j'avais dit à Margot Kidder que je comprenais mieux les Pygmées que les femmes américaines. La morale américaine me paraît aller dans tous les sens.

Pourtant, j'ai toujours rêvé de faire un film en Amérique avec les moyens qu'ils peuvent donner. Je n'y suis pas arrivé parce que je m'y prenais très mal. Les Américains aiment sentir qu'on les aime, or je n'étais tellement pas rassuré que je ne pouvais pas être rassurant. Je suis horriblement français et j'aime beaucoup mon pays, avec tout ce qu'il a de pas bien. Je me sens bien au Québec, en Italie, je suis assez voyageur. Certains pays ont des mœurs étranges, mais ça fait partie de l'exotisme. L'Amérique m'angoisse. Je suis plutôt un type de droite, mais la chute de l'empire soviétique me fait peur. Il n'y a plus de contre-pouvoir.

Ciné-Bulles: *Vous avez dit: «Je suis comme un vélo: si je ralentis, je tombe.» Ces dernières années, justement, vous avez ralenti.*

Philippe de Broca: J'ai fait deux bides de suite, ce qui n'est plus permis. J'ai eu la chance de faire des téléfilms, des petites comédies comme j'aime bien. On a moins de moyens, ça ne flatte pas l'ego parce qu'on ne parle pas des téléfilms, mais il y a plus de liberté... À la télévision, on me traite comme une star, donc je fais ce que je veux. J'ai fait cinq téléfilms en quatre ans.

Ciné-Bulles: *Puisque vous renouez avec le succès en salle, on peut supposer que vous ne tarderez pas à tourner de nouveau pour le cinéma?*

Philippe de Broca: Non, hélas. Je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à ce que je fais. Aussi, je ne suis libre que depuis le 3 décembre, depuis la sortie du film à Paris. Il faut maintenant penser à autre chose mais, malheureusement, je ne sais pas anticiper. Le cinéma français se bagarre, se maintient mais c'est beaucoup plus difficile aujourd'hui de monter des films, plus long. Il faudrait que je puisse déjà savoir ce que je ferai après le prochain film et je ne sais pas encore quel va être le prochain... ■

*Ciné-Campus
de Trois-Rivières*

*fête ses 30 ans
et l'obtention du*

*Grand Prix de la culture
Le Nouvelliste 1998*

*décerné par
la Ville de Trois-Rivières*

*Félicitations aux bénévoles
et aux cinéphiles
de Trois-Rivières*